

Charcot, dans l'œil d'un médecin-dessinateur

par Hélène Combis-Schlumberger
Journaliste multimédia à France Culture

I - ENTRE OBSERVATION ET REPRODUCTION : L'ART AU SERVICE DE LA MÉDECINE

Premiers coups de crayon

Jean-Martin Charcot, né en 1825, a longtemps balancé entre une carrière d'artiste et une carrière de médecin. Pendant son enfance, le dessin occupait une place importante dans le quotidien de sa famille, le père ayant transmis l'amour du croquis à ses enfants : « En 1849, quand Simon-Pierre Charcot, sellier carrossier, ébauche un nouveau carrosse dans son atelier [...], Jean-Martin, son fils cadet, croque les étudiantes et les passants au détour des rues et du Quartier latin », note ainsi la psychiatre Catherine Bouchara dans son ouvrage¹.

Après avoir envisagé de s'inscrire aux Beaux-arts, c'est finalement dans le champ médical que le jeune Charcot décide de faire usage de son habile coup de crayon, s'inscrivant à l'École de médecine en 1844. À cette époque, la médecine s'apprend beaucoup par l'observation, étayée par le dessin, notamment... durant les dissections. Car le premier temps de l'examen clinique est l'inspection.



Figure 1 : Une planche d'album de 1849 réalisée à l'encre aquarelle et au crayon et représentant un « emphysème inter-lobulaire ou collapsus du poumon »

©Musée de l'AP-HP/ Photo : HCS

1. Charcot, *une vie avec l'image*, éd. Philippe Rey, 2013.

C'est sans doute à cette période que Charcot fait du verbe *regarder* son maître-mot : « Regarder, regarder encore, regarder toujours, c'est ainsi seulement qu'on arrive à voir. » Dès lors, pour lui, l'art et la science sont étroitement intriqués, alliés, tels « deux enfants d'Apollon ».

La thèse de Jean-Martin Charcot, soutenue en 1853, qui porte sur la goutte et les maladies inflammatoires chez les vieillards, est nourrie de feuillets préparatoires témoignant de ses observations, qu'il s'agisse de détails anatomiques, comme ce saisissant croquis représentant des mains rendues difformes par la maladie, ou de vues d'ensemble.



Figure 2 : Un feuillet préparatoire à la thèse de médecine de Jean-Martin Charcot datant de 1853 et réalisé à l'encre. © Musée de l'AP-HP/ Photo : HCS

L'hystérie en dessins

Tout au long de son parcours, c'est crayon en main que Charcot sillonnera le champ de l'étiologie (l'étude des causes d'une pathologie), ayant recours à son talent d'illustrateur pour étudier ce qui provoque l'hystérie, en représenter et en interpréter au mieux les symptômes. Après son internat, il est nommé interne à la Pitié-Salpêtrière en 1848, et y devient chef de service en 1862. En 1870, suite à

un remaniement des services dû au mauvais état des bâtiments, la charge de cinquante femmes dites « hystéro-épileptiques » lui incombe... Pour mieux appréhender les grandes crises auquel il se trouve confronté, et qui avaient déjà été décrites par Pierre Briquet (1796-1881), médecin à l'hôpital de la Charité à Paris, Charcot dessine les corps contorsionnés, les yeux révulsés, les muscles intensément crispés...

Mais le texte auquel nous nous intéressons, *Les Démoniaques dans l'art*, qui recense de nombreux cas de démence représentés dans les œuvres d'art depuis le v^e siècle, nous permet de prendre la mesure du travail d'investigation de Charcot, qui ne s'en est pas tenu à l'observation de ses propres patients. En parallèle à l'examen physique, servi par le dessin, Charcot établit une nouvelle passerelle entre l'art et la médecine. Étudier les représentations de « démoniaques » lui permet d'affirmer que l'hystérie n'est pas une maladie propre au xix^e siècle et engendrée par l'étourdissant tumulte de la révolution industrielle, comme d'aucuns le pensent alors. Charcot est le second, après le physiologiste Bell, à avoir l'idée de se pencher sur ces œuvres anciennes. C'est dans une toile de Rubens, *Les Miracles de Saint Ignace de Loyola* (1717-1718), qu'il reconnaît le type pathologique sur lequel il travaille : l'hystérie, « la grande névrose ».



Figure 3 : Les Miracles de saint Ignace de Loyola », de Pierre-Paul Rubens, 1717-1718

Faisant fi des interprétations religieuses dont témoignent ces représentations manichéistes de la démence, Charcot ne s'intéresse qu'à l'étude anatomique de la névrose, décrivant et interprétant précisément ce qu'il voit dans ces œuvres, à l'aune de la médecine et de la psychiatrie. Beaucoup de ces œuvres d'art illustrent, par exemple, la vie des saints ou des scènes d'exorcisme ; et les premières représentations de « démoniaques », qui datent des v^e-vi^e siècles, mettent même en scène des petits démons.

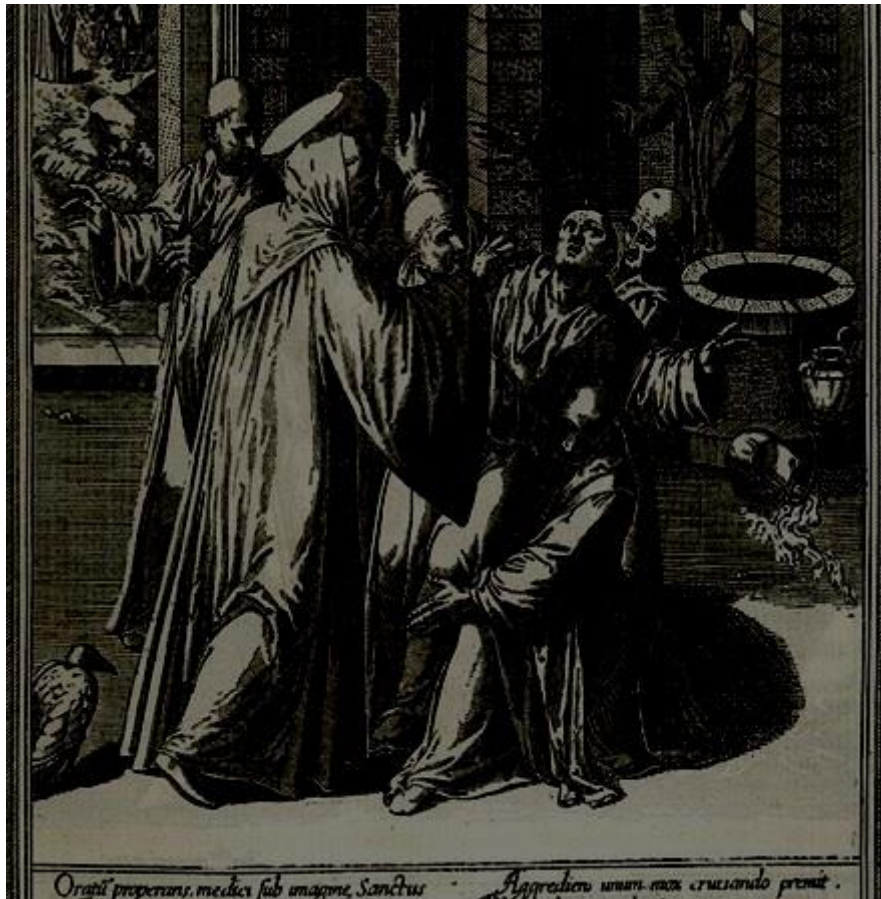


Figure 4 : «Saint Benoît délivre un moine possédé du démon ». Gravure extraite d'une Vie de Saint Benoît (1578), tirée de l'ouvrage Les Démoniaques dans l'art, par J.-M. Charcot et Paul Richer. « Rien dans la physionomie ne trahit la convulsion démoniaque. Cette figure est toute de fantaisie ; elle nous paraît être un exemple du style conventionnel et académique. Un petit diable à tête de canard s'envole au-dessus de la tête du possédé », écrivent à son propos les auteurs (image BnF/Gallica).

C'est à partir de la Renaissance, les artistes de cette époque se livrant à une scrupuleuse observation de la nature, que l'observation pathologique devient aisément possible.

Au démoniaque hystérique, au possédé convulsionnaire pour lequel le médecin ne soupçonnait nul remède, et dont le prêtre ou le juge s'emparaient, convaincus qu'ils opéraient sur une âme hantée par le démon, a succédé un malade dont le crayon, le pinceau et la photographie notent

toutes les attitudes, toutes les nuances de physionomie, venant ainsi au secours de la plume, qui ne peut tout décrire dans les effets extérieurs de cette étrange et cruelle maladie.

Pour Charcot, l'intérêt de cette étude n'est pas à sens unique, dans la mesure où les artistes devraient aussi y trouver leur compte, le neurologue prétendant fournir « à la critique de nouveaux et solides éléments d'appréciation sur le génie et la méthode de certains maîtres ». Cependant, il admet rester sur le strict « terrain de l'observation pathologique », estimant que l'esthétique n'est pas de son ressort – même s'il est convaincu que le scientifique, fort de ses connaissances en observation physiologique, peut juger l'artiste, savoir s'il s'est conformé à ce qu'il voyait, s'il a fidèlement reproduit la nature dans sa difformité, ou s'il a grossi le trait (ce qui « accuse chez l'artiste une grande impéritie », c'est-à-dire : incapacité, écrit Charcot, dans sa préface).



Figure 5 : « **Jésus chasse un esprit immonde** ». Gravure de la Bible illustrée de Picart (1720), tirée de l'ouvrage *Les Démoniaques dans l'art*, par J.-M. Charcot et Paul Richer. « Malgré les incorrections du dessin qui laisse beaucoup à désirer, cette figure, avec les convulsions des membres où domine l'extension, représente assez bien la

violence des crises convulsives des hommes atteints de grande hystérie », écrivent à son propos les auteurs (image BnF/Gallica).

II - HYPNOSE ET SCIENCE EXPÉRIMENTALE

Des patients, comme autant de « cas d'école » à hypnotiser

L'étude de tous ces cas de démente dans l'art permet à Jean-Martin Charcot de mieux cerner celle qu'il étudie : l'hystérie. Ce terme a été inventé par Hippocrate, c'est dire si la névrose est ancienne !

Ce mot doit entrer désormais dans le langage courant sans exciter les mêmes susceptibilités qu'au temps où il ne s'appliquait qu'à des phénomènes qui paraissaient impliquer nécessairement une certaine excitation morbide des sens

estime le praticien, prenant à nouveau de la distance avec tous les fantasmes qu'a pu véhiculer cette forme de démente par le passé. Car pour Platon dans le *Timée*, il s'agissait d'une maladie organique exclusivement féminine engendrée par le déplacement de l'utérus dans le corps, lui-même dû à l'absence prolongée de fécondation. Effectivement, étymologiquement, le mot *hystérie* vient du latin *hystera*, « la matrice », mot lui-même emprunté au grec ancien *hustéra* (ὕστῆρα), « l'utérus ». Or les hommes, comme les femmes, sont susceptibles d'être frappés par cette maladie psychogène, ce que Charcot prouva en publiant plus d'une soixantaine de cas masculins d'hystérie.

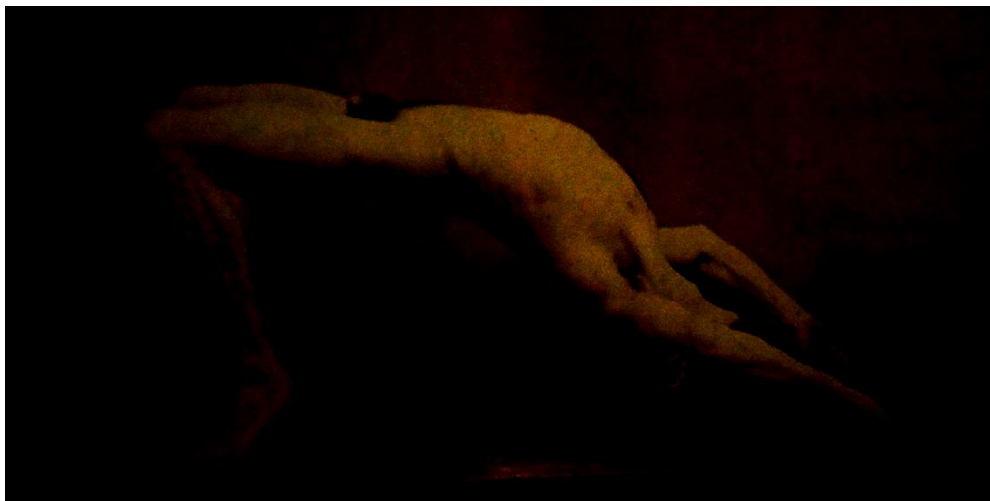


Figure 6 : Photographie d'A. Londe, non datée, représentant un opisthotonos (contracture généralisée des muscles) durant une grande crise hystérique
(©Musée de l'AP-HP/ Photo : HCS)

Pour observer à loisir ses patients en état de crise, dès 1876, le médecin de la Pitié-Salpêtrière a recours à une technique ancienne qui avait été prohibée par Louis XVI du temps de Franz Anton Mesmer : l'hypnose. Car ce médecin allemand, qui stipulait l'existence d'un « magnétisme animal² » pour expliquer la transe, transformait les femmes du meilleur monde en hystériques convulsionnées – ce qui n'était pas toujours vu d'un très bon œil. En 1882, fort de s'être vu attribuer par Léon Gambetta la première chaire de neurologie, Charcot va déclarer sa pratique de l'hypnose à l'Académie des sciences, lui demandant non seulement de lever l'interdit, mais encore d'officialiser l'usage de ces phénomènes d'influence. Si le neurologue provoque les crises de ses patients à l'aide de l'hypnose profonde, en les plongeant dans un état proche du somnambulisme, c'est notamment pour étudier les phénomènes de transfert – passage d'une paralysie traumatique d'un côté du corps à l'autre – et de contracture des membres. Le neurologue cherche à prouver que ces lésions sont dues au seul psychisme, et que le système nerveux y est tout à fait étranger.



Figure 7 : Transfert de contracture chez une hystérique (© Musée de l'AP-HP/
Photo : HCS)

Même s'il est difficile d'en juger du fait du peu d'éléments biographiques dont nous disposons sur Charcot, le neurologue semble s'être davantage passionné pour l'expérimentation et la volonté de comprendre les rouages psychiques de la névrose, que pour la guérison de ses patients : « Charcot se rendit compte que cet hôpital hébergeait de nombreuses malades souffrant d'affections nerveuses rares ou inconnues et pourrait devenir un excellent terrain de recherches

2. Sur Mesmer et la réfutation de ses méthodes par Condorcet, voir l'analyse de N. Baillargeon, [BibNum](#), janvier 2014.

cliniques », écrit ainsi le psychiatre canadien Henri Frédéric Ellenberger dans son *Histoire de la découverte de l'inconscient*.

Pour autant, Ellenberger relate aussi quelques scènes de guérisons attribuées à Charcot : « Des malades du monde entier affluaient chez Charcot : on lui amenait des malades couchés sur des civières ou portant des appareils compliqués. Il ordonnait de faire disparaître cet attirail et disait aux malades de marcher. Il y avait, entre autres, une jeune fille paralysée depuis des années. Charcot lui ordonna de se mettre debout et de marcher, ce qu'elle fit sous le regard stupéfait de ses parents et de la supérieure du couvent où elle avait séjourné. On lui amena une autre jeune femme paralysée des deux jambes. Il ne trouva aucune lésion organique. La consultation n'était pas encore terminée qu'elle se leva et alla vers la porte où le cocher qui l'attendait fut tellement stupéfait qu'il se découvrit et se signa. »

Charcot en est persuadé : l'hypnose est un état propre aux hystériques. Une conviction qui alimente les querelles entre la Pitié-Salpêtrière et sa rivale, en cette époque où les phénomènes d'influence font florès : l'École de Nancy, appelée aussi École de la suggestion, fondée par Bernheim et Liébeault. Non seulement ces derniers considèrent que tout un chacun est susceptible d'être réceptif à l'hypnose, mais en plus, ils en font un usage thérapeutique, et non pas exclusivement expérimental.

L'École de Nancy

En cette fin du XIX^e siècle, alors que l'hypnose fait florès, une autre école s'intéresse de près à cette technique : l'École de Nancy, fondée par les médecins Ambroise-Auguste Liébeault (1823-1904) et Hyppolite Bernheim (1840-1919). Mais contrairement à Charcot qui, persuadé que seuls les névrosés sont susceptibles d'être hypnotisés, utilise ce procédé à des fins d'expérimentation, les médecins de l'École de Nancy en font un usage thérapeutique sur tous les patients... sauf les hystériques !



Fig. 8 : Liébeault (à g.) et Bernheim (à dr.)

Les deux écoles se livraient une guerre idéologique implacable, arbitrée par le monde savant. Celle de Nancy, pour qui l'hypnose n'est autre qu'un sommeil provoqué et non un état physiologique, abandonnera progressivement cette technique pour lui privilégier la suggestion, inventant ainsi la psychothérapie.

Charcot : la médecine expérimentale, à l'aube du naturalisme

La Révolution industrielle des années 1840 entraîne l'apparition d'un réseau de chemins de fer dans le paysage. Avec les premiers accidents de trains, d'étranges et impressionnantes séquelles surviennent, suite à des collisions peu importantes qui n'auraient pas dû en entraîner. C'est dans ce contexte de psychose dû entre autres à ce boom ferroviaire, que Charcot est amené à travailler avec des patients atteints de symptômes post-traumatiques.

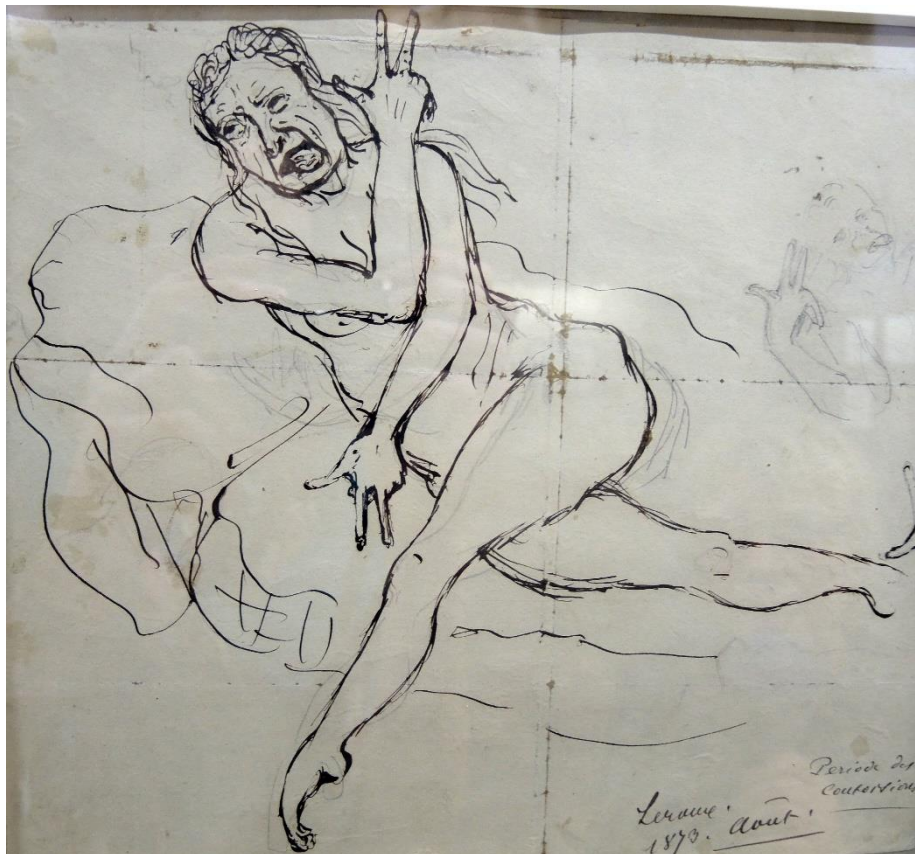


Figure 9 : Dessin d'observation datant de 1873 : « Leroux, période des contorsions, août 1873. », deuxième phase de la grande attaque hystérique décrite par l'équipe de Charcot. (© Musée de l'AP-HP/ Photo : HCS)

Dans la préface des *Démoniaques dans l'art*, le médecin dédramatise la névrose, certes, mais, dans son approche de la démence, il ne s'est jamais beaucoup aventuré sur le terrain de l'humain, restant sur celui de la stricte observation, sans véritable volonté de soigner.

Il s'intéresse au déterminisme, à l'hérédité. Il retrace systématiquement les généalogies de ses patients, enquête sur leur histoire et celle de leurs familles... Il convoque toutes les disciplines afin de chercher les preuves de l'universalité de l'hystérie, en appelle aux témoignages de ses « amis et collègues des différents pays », comme le signale la préface des *Démoniaques dans l'art*... Il reçoit même une femme bambara malade à l'hôpital de la Pitié, émet des hypothèses sur l'extase des moines du mont Athos, qui serait engendrée par une contemplation de leurs nombrils... La curiosité expérimentale de Charcot n'admet pas de frontières.

Ses séances d'hypnose, il les tient au sein de la Pitié-Salpêtrière, en public. Charcot y détaille méthodiquement les symptômes du patient, décline les causes organiques pouvant potentiellement les expliquer, prouve que toute médication est inefficace... Puis vient le clou du spectacle : le neurologue plonge son patient sous hypnose, déplace les paralysies, les atténue ou les fait ponctuellement ou définitivement disparaître, prouvant dès lors qu'il s'agit de lésions traumatiques, et non organiques.

Mais ces « Leçons du mardi », ouvertes à tous et non exclusivement aux membres de la sphère médicale, sont sévèrement critiquées par nombre des contemporains de Charcot, et même par certains de ses élèves, à l'instar du neurologue Joseph Babinski (1857-1932) : « Ses leçons attiraient les gens du monde, des acteurs, des littéraires, des magistrats, des journalistes, des hommes politiques et quelques médecins. La présentation des sujets en état de léthargie, de catalepsie, de somnambulisme, de sujets présentant des crises violentes, ressemblaient trop à de la mise en scène théâtrale³. » Plus récemment, Geneviève Paicheler, directrice de recherche au CNRS, va dans le même sens : « On lui reprochait un certain charlatanisme, des présentations truquées non par lui-même, mais par ses disciples complaisants, on l'accusait de cultiver l'hystérie et non de la soigner⁴. »

Quoiqu'il en soit, des intellectuels, et notamment des écrivains, assistent effectivement à ces séances avec délice : Émile Zola, Guy de Maupassant, Alphonse Daudet, autant de noms qui ne tarderont pas à être rattachés à l'école naturaliste de la deuxième moitié du XIX^e siècle.

3. Propos rapportés par Serge J. Minet dans son ouvrage *Du Divan à la scène : Dans quelle pièce je joue ?* (Mardaga, 2006).

4. Paicheler Geneviève. Charcot, l'hystérie et ses effets institutionnels : du « labyrinthe inextricable » à l'impasse (Commentaire). In: *Sciences sociales et santé*. Volume 6, n°3-4, 1988. pp. 133-144 (en ligne [Persée](#)).



Figure 10 : *À la Salpêtrière, Charcot hypnotise Blanche (Marie) Wittman. Une peinture de 1887 d'André Brouillet (1857-1914).*

Névrose et chemin de fer, hérédité... sont d'ailleurs autant de thématiques que l'on retrouvera en 1890 dans *La Bête humaine*, roman d'Émile Zola, créateur et chef de file du naturalisme. Sur quoi repose ce mouvement littéraire ? Sur l'observation, la froide analyse scientifique et anatomique, le déterminisme, le rejet du romantisme...

Dans ses recherches sur l'hystérie, Charcot ausculte tous les champs de la neurologie. Il s'intéresse au fonctionnement du système nerveux, de la motricité, trace des schémas...

Sans aucun doute, Charcot a fait avancer la science, donnant un coup d'accélérateur au diagnostic. Mais s'agissait-il pour lui de pratiquer la médecine... pour la gloire de la médecine ? Ses détracteurs lui reprochent en effet d'avoir considéré ses patients comme des cobayes, et non des êtres à soulager (peut-être même estimait-il que ces malades étaient incurables ?), ce qui a d'ailleurs donné du grain à moudre à Alice Winocour pour son film *Augustine* (2012). Charcot allait même jusqu'à prolonger son étude des lésions après la mort du patient, à la dissection.

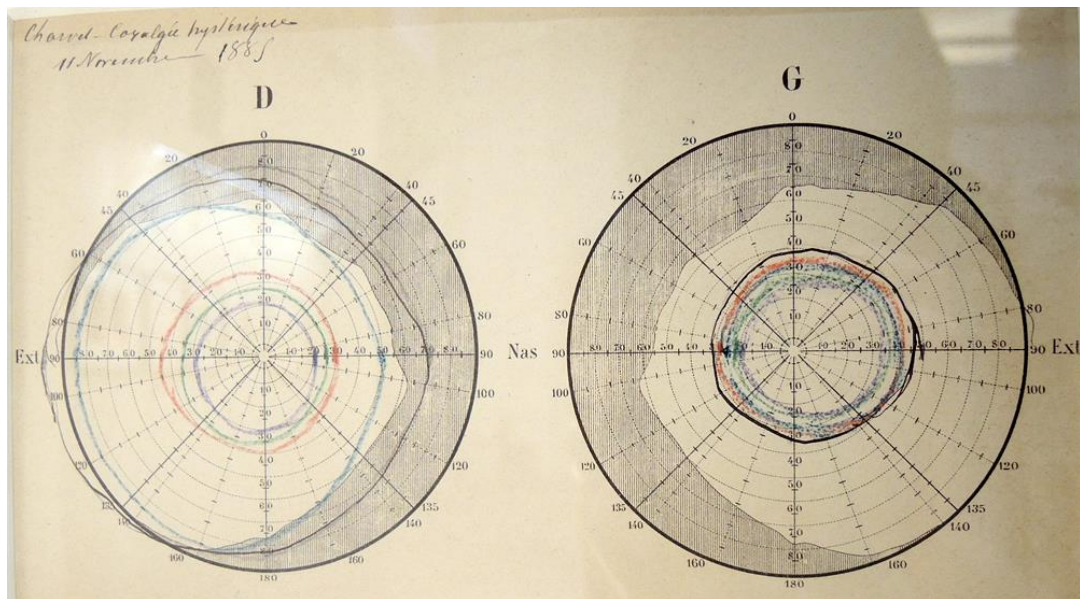


Figure 11 : Le tableau analytique des phénomènes qui peuvent être observés, réalisé en novembre 1885 à partir d'examens et mesures prises par l'équipe de Charcot : pouls, températures, volumes, données biologiques..... (© Musée de l'AP-HP/ Photo : HCS)

C'est l'un de ses élèves, Sigmund Freud, passé à la Pitié-Salpêtrière de 1885 à 1886, qui, fort des connaissances qu'il a acquises au sujet de l'hypnose, définira le concept d' « inconscient ». Freud appréhende et délimite le mal-être grâce à la psychanalyse, technique qu'il a développée pour approcher les patients. N'ayant jamais renié l'influence que Charcot avait eue sur lui, Freud n'en a pas moins délaissé progressivement l'hypnose qu'il utilisait à des fins thérapeutiques, au profit de la parole. Il va jusqu'à affirmer : « Je suis donc en droit de dire que la psychanalyse, proprement dite, ne date que du jour où l'on a renoncé à avoir recours à l'hypnose⁵. » Freud lui-même cesse d'utiliser l'hypnose en 1896. Car pour lui, ce procédé dont Meynert, qui fut l'un de ses professeurs, disait qu'il dégradait l'être humain en le privant de volonté et de raison, plaçait le médecin en porte-à-faux par rapport à ses patients, lui faisant ressentir un sentiment de puissance malvenu. Freud souhaitait protéger ses patients des abus de l'hypnose, gagner leur confiance par l'écoute, leur permettre, enfin, de mettre le doigt sur l'origine de leur mal... C'est ainsi qu'au naturalisme, succéda l'approche humaniste.

(décembre 2014)

5. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, 1916.